

Patois

01. Premiers contacts

1976.

J'avais 20 ans. Etudiant en grec ancien, latin et histoire ancienne à l'UNIL, il fallait bien que je gagne quelques sous. J'ai fait la vaisselle dans un restaurant, donné quelques cours privés et surtout fait la tournée de poste à Chavannes-le-Veyron lorsque le facteur de Cuarnens était en vacances. Cela aidait bien son remplaçant et cela payait pas mal pour l'époque. Un jour l'une des vieilles dames de ma tournée me demande : « Toi qui vas à Lausanne (la faculté des lettres était encore à la Cité), est-ce que tu connais le professeur Bossard ?

Comment ne pas connaître, au moins de vue, le professeur Bossard ! Il était l'archétype du professeur de bandes dessinées : un peu (beaucoup) distrait, habillé parce qu'il le fallait bien, des petites lunettes, le dessus du crâne chauve avec une couronne de cheveux assez longs, un enthousiasme extraordinaire pour la linguistique et une érudition au-delà du commun. Il avait surtout un profond accent vaudois. Comment une paysanne de Chavannes-le-Veyron connaissait-elle Maurice Bossard ? Eh bien, parce qu'elle suivait les cours de patois vaudois qu'il donnait !



Ce fut mon premier contact avec le patois personnifié par ce grand professeur décédé en 2013. C'était vers 1976 et une fois mes études terminées, le patois m'a quitté, comme j'avais quitté l'Uni et son grand professeur... Je suis devenu prof de langues bien vivantes : le grec ancien et le latin ! Mon interlocuteur peut en témoigner !

2015.

Je venais de prendre une retraite anticipée et comme tout le monde le sait, retraite signifie que l'on n'a plus une minute à soi ! Entre le Conseil communal, les Amis du Musée, le Centre Pestalozzi, le Fonds ancien de la Bibliothèque, le repas de soutien à la Paroisse de Fontenay, plus la recherche de documents en vue d'écrire un livre sur le quartier des Cygnes d'Yverdon, ce n'est plus une minute, mais une seconde à soi qu'un retraité n'a plus ! Et pourtant, un jour, devant un café, un membre du Conseil de Fondation du Fonds ancien de la Bibliothèque, il ne m'en voudra pas si je le nomme, Me Jean-François Laurent, me demande si je serai d'accord de donner un coup de main pour l'organisation d'une fête des patoisants à Yverdon. Je lui réponds que je ne sais pas un mot de patois ! « Comme moi ! » me rétorque-t-il ! « Mais tu es au Conseil communal, tu connais beaucoup de gens et cela serait utile ! ». Il est vrai que j'aime l'histoire, les langues prétendument mortes et pourquoi pas ! Je dis oui... et le patois est devenu vivant pour moi ! J'ai rencontré le président du comité d'organisation, le pasteur Bernard Martin que je connaissais déjà ! Et c'est là que j'ai pris conscience que le patois est toujours vivant en Suisse romande (surtout à Fribourg), parlé par des passionnés qui y croient, qui éditent des dictionnaires, des livres illustrés, se rencontrent et font tout pour le maintenir. Enfin, je me suis rendu compte aussi que je m'étais embarqué dans une drôle d'aventure : la fête des patoisants n'est pas une rencontre amicale autour d'une fondue de quelques nostalgiques ! Non ! La dernière s'est tenue à Bulle ! Deux jours, des concours, des chants, un cortège, des banquets, mille participants venus de Fribourg, Vaud, Neuchâtel, Valais, Val d'Aoste, France... Pour celle d'Yverdon, on espère entre 600 et 1000 patoisants...

02. Intérêt !

Lingue

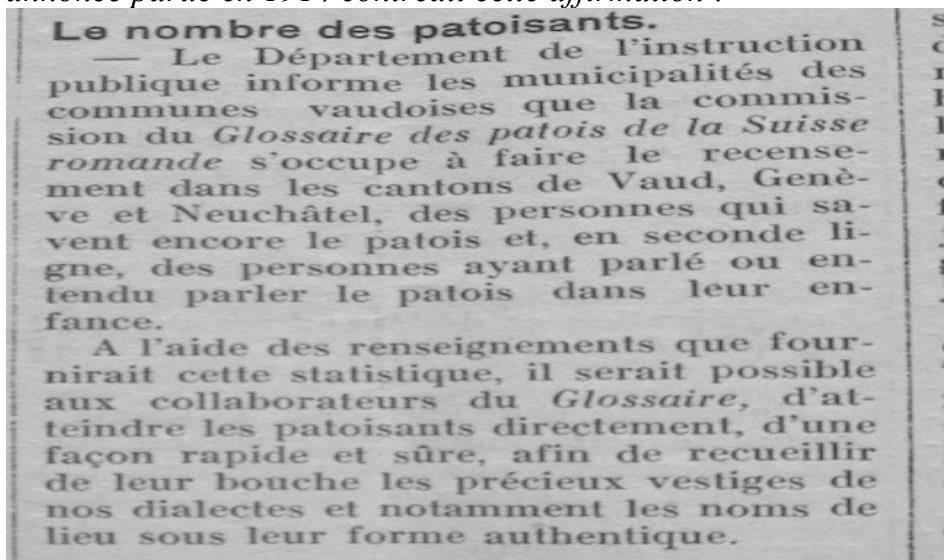
Je vous l'ai dit : je ne sais pas un mot de patois. Certes, je suis très fier de mes origines paysannes et, comme beaucoup de Vaudois, je connais bien des mots que les Français ne comprennent pas : niolut, berclure, panosse, toyet, trabichet, il pleut à roille, bref toutes ces expressions qui enrichissent les conversations entre gens du coin. Anecdote : lors d'une soirée de camp de ski à l'Auberson, parmi les accompagnants, se trouvait une maîtresse d'origine japonaise. Née en Suisse, elle maîtrisait parfaitement le français. Nous avons décidé de l'initier aux expressions bien vaudoises... Elle a dû se demander dans quelle tribu elle se trouvait !!! Le patois, ce n'est pas cela ! C'est une langue véhiculaire, avec un vocabulaire riche et une grammaire ! En fait, c'est la langue maternelle que parlaient nos ancêtres avant que le français ne soit imposé pour des raisons d'unification politique (comme en France d'ailleurs !). Le rapprochement avec le latin est lui aussi évident ! S'intéresser au patois, c'est s'intéresser à nos racines les plus profondes ! Cela ne pouvait que me plaire, surtout du point de vue historique ! Quant à l'apprendre, je n'ai déjà plus une seconde, mieux vaut ne pas aller au centième de seconde !

Intérêt historique

Je vous l'ai dit, un retraité n'a plus une seconde. Je fais partie d'un groupe écrivant un livre sur un quartier bien particulier d'Yverdon, celui des Cygnes. Pour trouver le plus de renseignements possible, j'épluche le Journal d'Yverdon, ancêtre de la Région Nord vaudois, depuis l'année 1830, début de la construction du quartier. En tournant toutes ces pages, il est évident que des articles concernant le patois ne pouvaient qu'attirer mon attention et j'ai relevé les plus significatifs.

Début XX^e s.

Au début du XX^e s., il s'agit surtout de proverbes et de dictons concernant la pluie et le beau temps, mais on trouve parfois de longs textes. A noter que le rédacteur ne traduit jamais, pensant certainement qu'une bonne partie des lecteurs pouvaient les comprendre. Pourtant, une annonce parue en 1914 contredit cette affirmation :



*Le Département de l'instruction publique désire que l'on puisse **recueillir de la bouche** des derniers patoisants **les précieux vestiges** de nos dialectes !*

Mieux encore, voici l'avis officiel que fait paraître le Greffe municipal d'Yverdon le 3 juillet 1914.



On pourrait croire qu'il s'agit vraiment de trouver les derniers survivants d'une espèce au bord de l'extinction. C'est aussi paradoxal que le Département de l'instruction publique se préoccupe du patois alors que c'est lui-même qui a tout fait pour provoquer sa disparition un siècle auparavant. En effet, au début du XIX^e s., les enfants étaient punis s'ils parlaient le patois à l'école ou à la récréation.

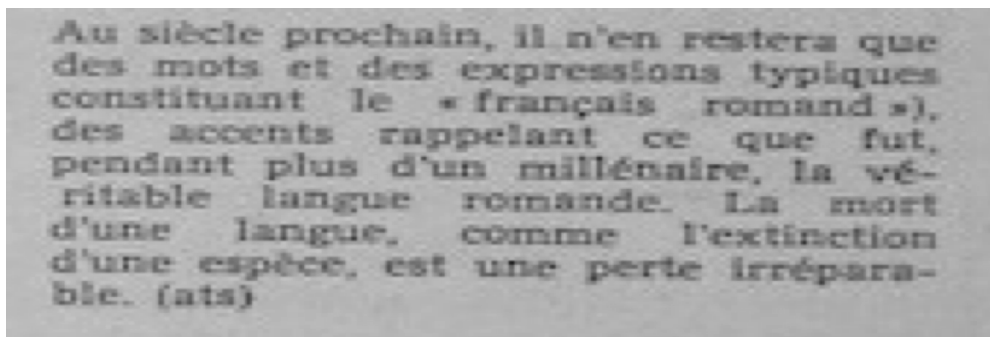
Fin XX^e s.

Je vous l'ai dit, grâce à des passionnés comme le professeur Bossard, le patois a survécu. Grand espoir en trouvant un article du Journal d'Yverdon daté de décembre 1983. En voici le titre :

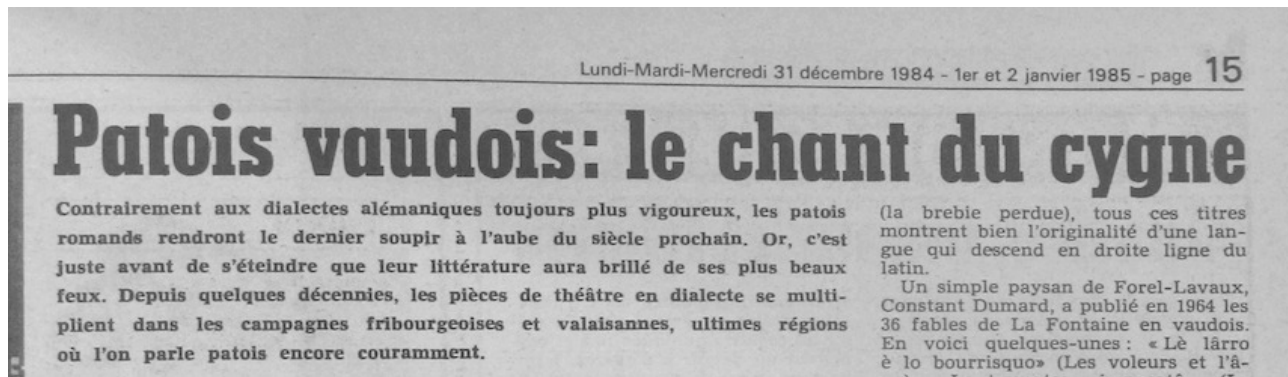


Aujourd'hui, (en 1983 donc) sur un million de Romands, il n'en reste que cent mille à le parler encore.

Espoir douché, car l'auteur de l'article (dépêche de l'ats) explique que le patois est voué à disparaître, tué par l'urbanisation et le modernisme. Voici sa conclusion :



Tout semble perdu lorsque paraît un autre article en avril 1985



Eh bien, il faut croire que ce chant du cygne comprend de nombreux couplets ou même que ce n'est pas le dernier ! Bernard Martin vous en parlera mieux que moi en vous présentant tout ce qui se fait en patois : chansons, livres, traductions et cours de langue !

03. Contribution à la fête !

Sobriquets

On m'a enrôlé dans cette aventure qu'est l'organisation de la fête des patoisants des 22 au 24 septembre prochains. Fort bien ! Mais quelle contribution culturelle apporter lorsqu'on n'a aucune notion de patois ! En faisant de la réclame ! On appelle cela publicité aujourd'hui. Pour que les gens se souviennent d'un produit, il faut constamment le leur rappeler, soit par un slogan, par une musique ou en engageant une vedette. Nous n'avions pas les moyens d'engager Roger Federer, alors autant opter pour côté répétitif de la publicité. Grâce à la collaboration du journal local la Région Nord vaudois, nous pouvons rappeler chaque semaine dans l'édition « tous ménages » que la fête aura lieu les 22,23,24 septembre. Chaque jeudi, paraît le logo vert de la fête et dessous le sobriquet d'une commune. Et je me charge d'écrire le texte expliquant l'origine du surnom. Lorsqu'il y a des textes en patois, je demande à l'une des patoisantes émérites, Monique Schafroth de le traduire. Cela rencontre un certain succès, les gens m'arrêtant dans la rue pour m'en parler. Certains sont savoureux, dans tous les sens du terme : par exemple Bussy-sur-Moudon :

Bussy-sur-Moudon, *lè Medze-Vin couë*. Une femme de Bussy avait préparé une grande toupine de vin cuit, de raisiné comme on l'appelle en terre vaudoise. Elle l'entrepose dans le corridor de la ferme, puis s'absente quelques instants. Une truie arrive et, sans cérémonie, y plonge son museau. Or, pour ne rien perdre, les propriétaires prennent l'animal et lui raclent soigneusement le museau dans la toupine, en disant : « *Voiquie por cliau dè Maudon !* (C'est assez bon pour ceux de Moudon) ». Cette exclamation porte à croire que la toupine sera vendue au marché de Moudon. Les *Medze-plyomma* apprécieront !

Pour écrire ces textes, je m'appuie en grande partie sur les articles parus dans le Conteur vaudois. Je ne pense pas que beaucoup de gens savent quelle est cette revue. Il suffit d'aller sur internet et voici ce qu'en dit l'encyclopédie Wikipédia :

Le **Conteur vaudois** est un hebdomadaire suisse en langue française, fondé en 1862 à Lausanne par Louis Monnet et Henri Renou. Il est consacré à des histoires et anecdotes locales et populaires, au patois vaudois, aux innovations et développements de l'agriculture et de l'industrie...

En 1869 paraissent les sobriquets des communes vaudoises. Mais parfois, je ne suis pas d'accord avec ce qui est écrit comme pour le sobriquet de Fiez :

Fiez, *Lè Metze-Breci*. En 1869, le conteur vaudois propose ceci : « Littér. les mange-gaufres. *Breci, brisselet* dans le français populaire, gaufre ; de l'allemand *brezel*, qui a une signification analogue. » Permettez-moi de m'insurger devant de telles confusions ! Confondre une gaufre ou un brezel avec nos bricelets, qu'ils soient sucrés, salés ou même aux greubons (si, si, j'en ai dégusté il y a fort longtemps dans la ferme paternelle !). Chers habitants de Fiez, vous n'êtes pas des Mange-gaufres, mais de Mange-bricelets ! Honneur à vous !

Parfois même, c'est une expérience personnelle que je mets en avant :

Peney-le-Jorat, *Lè Tavan*. A la ferme paternelle, durant les foins, j'étais chargé de chasser les *tavans* qui harcelaient et piquaient les chevaux. Jamais je n'aurais alors imaginé que le terme *tavan* soit le mot patois de taon ! Il est d'ailleurs beaucoup plus facile à orthographier que le terme officiel qui ne s'écrit pas comme il se prononce ! Mais revenons à Peney-le-Jorat dont les habitants portent le joli nom de Penatzets ! Piquent-ils ? Non, leur sobriquet tire son origine d'une faute professionnelle ! Sur la cloche du village était représenté un essaim d'abeilles. Cette cloche ayant souffert d'un incendie, on la fit refondre à Moudon par un fondeur peu habile qui transforma les belles abeilles en vilains tavans !

Marchés, boulangeries, boucheries

Autre idée pour rappeler encore et toujours la prochaine fête : enrôler des figurants, c-à-d les maraîchers vendant leurs légumes au marché, les boulangers et les bouchers de la ville. Leur donner une affiche déjà préparée avec dix de leurs produits avec le nom en patois et proposer aux clients de commander en patois ! Cette opération débutera au printemps.

Bulletin du Musée.

Je suis chargé de rédiger le bulletin de l'Association des Amis du Musée d'Yverdon et région. J'écrirai un article sur ce patrimoine culturel qu'est le patois tout en annonçant la fête !

Classe d'école.

Avec Monique Schafroth, nous avons le projet de recréer une classe d'école 1810 dans le cadre de la fête des patoisants. Monique serait la maîtresse d'école, le public les élèves et moi je serai le vilain inspecteur venant vérifier que les élèves ne parlent pas le patois, mais le français contonal et officiel !